

Alicja Ślusarska

Université Marie Curie-Skłodowska, Pologne

pessoa@interia.pl

<https://orcid.org/0000-0002-7327-0218>

***Manuel de survie à l'usage des incapables* de Thomas Gunzig : une dystopie orwellienne à la belge**

ABSTRACT

As George Orwell did with *1984*, Thomas Gunzig gives us in his misleading novel a dystopian vision of the world, a distorted reflection of our everyday life, an acid pamphlet of an ultra-materialistic society. The Belgian writer fits his novel in that of George Orwell according to his own referents. The purpose of this paper is therefore to identify links of filiation, structural and thematic analogies with the Orwellian text while revealing the specificity of the Belgian novel.

Keywords: dystopia, Gunzig, Orwell, Belgian novel

Titulaire d'une licence en sciences politiques, reconnu dans le champ littéraire et traduit dans le monde entier, Thomas Gunzig¹ est aujourd'hui un des auteurs les plus originaux et intéressants de la jeune génération d'écrivains belges en langue française. Il s'est également construit une place dans le paysage audiovisuel belge grâce à ses chroniques à la radio *RTBF* où il joue le rôle de « fou du roi » en décortiquant l'actualité politique de façon humoristique.

En 2016, Gunzig a reçu le Prix triennal de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour son troisième roman au titre prometteur, *Manuel de survie à l'usage des incapables*, publié en 2013. Or, l'écrivain avoue affubler ses textes de titres trompeurs, rarement en relation explicite (ou même implicite) avec l'histoire racontée. Effectivement,

¹ Thomas Gunzig, né en 1970 à Bruxelles, est l'écrivain belge le plus primé de sa génération. Il est lauréat du Prix des Éditeurs pour *Le Plus Petit Zoo du monde* (2003), du prix Victor Rossel pour son premier roman *Mort d'un parfait bilingue* (2001), mais également des prix de la RTBF et de la SCAM, du prix spécial du Jury, du prix de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique. En 2017, il reçoit le prix Filigranes pour son roman *La Vie sauvage*. En tant que scénariste, Gunzig a signé *Le Tout Nouveau Testament* aux deux millions d'entrées dans le monde, récompensé par le Magritte du meilleur scénario et nommé aux Césars et Golden Globes.

dans le roman analysé le lecteur ne trouve aucune recette, mais un reflet déformé de notre quotidien, un pamphlet acide d'une société ultra-matérialiste. Par rapport au contenu du livre, le titre fonctionne donc comme une antiphrase car seuls les plus durs et les plus cruels parviennent à survivre dans cette vision dystopique, qui n'est pas exempte de l'humour noir. Ce dernier, selon Gunzig, « *ne console de rien, mais permet de donner le change* » (Gunzig, 2017, p. 3).

Comme George Orwell l'avait fait avec *1984*, Thomas Gunzig imagine ce que sera la vie sur terre dans les années à venir si le monde s'obstine à rester sur la voie actuelle. Il s'appuie sur une documentation extrêmement précise de la grande distribution, de l'économie et des rouages sociaux. Poursuivant sa démonstration satirique sur le mode allusif, Thomas Gunzig emboîte son roman dans celui de George Orwell en fonction de ses propres référents. Le but de cette communication consiste donc à dégager des liens de filiation, des analogies structurelles et thématiques avec le texte orwellien tout en révélant la spécificité du roman belge.

Dans les deux œuvres, chacune composée de trois chapitres, l'échec est annoncé dès le début. La figure centrale de *1984*, Winston Smith, un petit fonctionnaire du Ministère de la Vérité, souffre de déficience de la mémoire à cause de laquelle il est conscient du caractère mensonger de l'univers de *Big Brother*. Winston est donc un déviant qui commence à écrire son journal intime. Pour ce héros, l'acte d'écrire n'est pas seulement la lutte contre l'oppression autour de lui, il est simultanément la lutte contre l'imprégnation parasitaire du système totalitaire en lui-même.

En première page de son journal, Winston décrit un film de guerre qu'il avait vu la veille, retraçant l'histoire d'un navire plein de réfugiés, bombardé quelque part en Méditerranée. Parmi les réfugiés, il y a un homme gras qui essaie d'échapper en nageant à la poursuite d'un hélicoptère et une femme Juive avec un enfant dans les bras, assise dans le canot de sauvetage. Leurs tentatives de survie sont vaines car l'hélicoptère lâche sur eux une bombe de vingt kilos. Cette scène suscite de fous rires des spectateurs. Le seul cri d'indignation est lancé par une femme appartenant à la classe inférieure, assimilée à des animaux de charge, qui ne représente aucune menace pour le système.

Dès les premières lignes de son journal, Winston démontre en effet les principes-clés du système totalitaire : le fort, fait pour être prédateur, doit dominer le faible, sa proie, et chaque tentative d'échapper au système entraîne la mort. La vie de tous les individus n'a pas la même valeur : ceux qui ont une valeur négative (un homme obèse comparé au cochon de mer, une Juive et son enfant) peuvent être éliminés dans l'intérêt supérieur de l'ensemble, car la fin justifie les moyens. La conclusion du roman orwellien est donc inscrite sur la première page du journal d'un déviant, finalement éliminé par le Parti. La même page jette un pont de l'œuvre orwellienne à celle de Gunzig et permet la circulation fluide de la symbolique connotant le totalitarisme.

Analysons donc la première partie du roman de Gunzig, écrivain catalogué « handicapé de la langue » (Gunzig, 2017, p. 3) à cause de son dyslexie, fils d'une Hollandaise et d'un Belge d'origine juive, petit-fils de Jakob Gunzig, mort en camp de concentration. L'auteur nous embarque sur un bateau de pêche, en pleine mer polaire. L'homme qui travaille à bord du bateau porte un prénom animalier Wolf, désignant en allemand, anglais et néerlandais *le loup*. Wolf est donc un inclassable, d'autres pêcheurs : « un Norvégien », « un Français » ou « un Allemand » (Gunzig, 2013, p. 20) sont dépourvus, à leur tour, de prénoms. Épuisé par les conditions de travail inhumaines sur le bateau où règnent « des bruits parasites » (Gunzig, 2013, p. 21), Wolf tente d'échapper à la réalité infernale. Allongé sur une couchette, il pense à « la peau aussi douce que du coton génétiquement modifié » (Gunzig, 2013, p. 18) de Cathy, femme qui l'avait abandonné.

La scène clé de la première partie du roman est celle de chasse à la baleine pour laquelle les grandes compagnies internationales offrent des sommes astronomiques. Une baleine morte devient donc un symbole de bonheur pour les pauvres pêcheurs : « une baleine, ça aurait été [leur] ticket de sortie, ça aurait été une petite maison confortable, une bonne retraite dans un endroit chaud » (Gunzig, 2013, p. 17). Wolf, le moins expérimenté de tous les pêcheurs, participe en tant que spectateur à la chasse sanglante. En tirant des coups de feu dans la direction de la tête de l'animal, le capitaine du bateau pousse un cri de victoire pareil à celui d'« une petite fille qui reçoit la maison Barbie pour son anniversaire » (Gunzig, 2013, p. 23). La baleine, si durement capturée, ne vaut pourtant rien car elle possède un numéro de série posé par la marque Nike. Hanté par l'image du regard doux et triste de la baleine, Wolf, à l'opposé de ses collègues, « pleura longuement mais en silence » (Gunzig, 2013, p. 25). Comme le révèle la dernière partie du livre, Wolf va toutefois partager le sort tragique des pêcheurs, tous noyés pendant une tempête dans l'océan Pacifique, parmi des milliers de sacs en plastique et des bouteilles vides.

La scène de harponnage de la baleine, un clin d'œil à *Moby Dick*, est donc la transposition de celle de chasse à l'homme dans *1984*, enrichie de l'humour noir de Gunzig et engendrée dans le contexte socio-politique et culturel du troisième millénaire. Le système totalitaire du Parti y est remplacé par le dictat du marché. Ce qui unit ces deux scènes clés c'est une relation dynamique tripolaire entre la proie, le prédateur et la chasse en tant qu'horizon d'action. Selon Luc Benoit, cette relation illustre bien la logique de l'échange dans le système capitaliste qui est

un camouflage, la systématisation de l'assassinat par accumulation, redondance et ritualisation. Le principe d'accumulation prévalant dans la logique capitaliste sous-entend manifestement un amoncellement de proies humaines. Si l'homme ordinaire rêve de consommer voitures, maisons et bateaux, le véritable capitaliste tente plutôt de contrôler par tous les moyens l'économie des villes, des pays, voire même des continents et du monde. La différence ou l'altérité capitaliste réside essentiellement dans l'intensité et le degré d'appétit des prédateurs (Benoit, 2005, p. 158).

Cette réflexion constitue un prélude théorique intéressant à l'analyse de la deuxième et la plus longue partie du roman belge qui s'ouvre sur l'incipit d'une Genèse torve et technologique :

Au début, il n'y avait rien, il n'y avait personne. Et puis, venues d'on ne sait pas vraiment où [...], les choses qui ressemblaient à quelque chose. Mais elles semblaient n'avoir aucun dessein. C'est alors seulement qu'apparut le business plan. Et les choses comprirent la raison de leur existence (Gunzig, 2013, p. 30).

Nous participons ainsi à l'avènement d'un monde passé sous les fourches de la mercatique, un monde en forme de têtes de gondoles, avec ses petits chefs de rayons et ses grands capitaines d'industrie, bref l'univers pitoyable d'un hypermarché. Ce dernier appartient à une « superpuissance » (Gunzig, 2013, p. 35) de Karl et Théo Eichmann dont le nom est inscrit pour toujours dans l'histoire du totalitarisme grâce au concept de banalité du mal, introduit par Hannah Arendt dans son livre *Eichmann à Jérusalem*.

Le culte de *Big Brother*, figure orwellienne métaphorique du régime totalitaire, est donc remplacé chez Gunzig par celui des frères Eichmann. Issus d'une famille pauvre et poussés par un désir d'une vie meilleure, Karl et Théo sont devenus en fin de compte deux dieux de mondialisation de l'économie. Paradoxalement, les centres commerciaux des frères ont prospéré sur la misère des autres :

Pour vendre aux pauvres, ils [frères Eichmann] avaient embauché d'autres pauvres qu'ils faisaient bosser à des cadences infernales. Ça maintenait le taux du chômage dans des chiffres que les hommes politiques jugeaient acceptables pour leur image de marque, ça épuisait tellement les travailleurs qu'une fois rentrés chez eux ils ne pouvaient que très difficilement penser à autre chose qu'à bouffer une moussaka surgelée, boire un coup et s'endormir devant la télé. C'était une bonne façon de maintenir la paix sociale. En fait, il n'y avait qu'une seule loi : l'hyper-productivité, mesurée en euros par heure travaillée (Gunzig, 2013, p. 109).

Les frères Eichmann appliquent une stratégie de la tension permanente, basée sur la peur d'être « un chômeur de plus », qui permet de contrôler et manipuler « une longue chaîne de pauvres vies terrorisées » (Gunzig, 2013, p. 37), y compris le médecin corrompu de travail, appelé Mengele.

Chez Gunzig, la marchandisation mondiale n'épargne rien : l'eau potable est privatisée par Nestlé, l'eau de mer par Apple. La privatisation de la reproduction humaine a ouvert, à son tour, l'immense marché à tous les groupes industriels pour lesquels « le vivant n'est qu'une étape » (Gunzig, 2013, p. 364).

La nouvelle forme d'eugénisme, celle de la mise sous copyright du code génétique, est montrée comme le prolongement naturel de la logique de marché. Ses conséquences ne sont jamais présentées comme l'objet de l'intrigue de l'ouvrage, mais lui donnent un arrière-plan inscrivant les hiérarchies sociales

dans le corps même des êtres mis en scène. Le budget dont disposent les parents détermine en effet la qualité génétique d'enfant dont l'origine sociale influe de façon directe sur la survie biologique. Grâce au gène de mamba vert, connu pour sa résistance à certaines maladies génétiques, l'un des protagonistes de Gunzig, Marianne, échappe au triste destin de sa grand-mère, atteinte d'Alzheimer.

Les parents pauvres recourent à un ADN de contrebande, comme le fait la caissière Martine Laverdure. Ses quatre fils, une sorte de loups-garous, sont un produit de la violation du copyright : l'exclusion sociale devient ainsi une difformité physique. La réussite de Gunzig tient à sa capacité de ne pas concentrer notre attention sur cette monstruosité des personnages. Il nous la présente comme allant de soi dans un monde où la véritable horreur vient davantage du fonctionnement ordinaire d'une société soumise à la compétition entre de féroces appétits commerciaux, par rapport auxquels l'extrême sauvagerie de quatre frères semble à la fin bien désarmée.

Dans la vision dystopique d'Orwell rien n'échappe à l'œil de la machine totalitaire qui parvient à contrôler la langue par la « novlangue » (Orwell, 1972, p. 23), l'esprit par le procédé de « double-pensée » (Orwell, 1972, p. 12), et même la mémoire par la réécriture de l'Histoire. Nous retrouvons toutes ces stratégies de contrôle sur les pages de Gunzig.

La novlangue orwellienne fait l'objet d'appauvrissements planifiés dont le but est d'hébéter le peuple pour mieux le dompter. La population est abreuvée de slogans comme : « La guerre c'est la paix, la liberté c'est l'esclavage » (Orwell, 1972, p. 15), remplacés chez Gunzig par deux devises majeures de la surpuissance d'Eichmann : « le marché est une guerre », « la vente est une conquête » (Gunzig, 2013, p. 46). Le discours détourné de la marchandise – la novlangue d'avenir – englobe la langue de la publicité, celle du management imposée par les écoles de commerce, le seul enseignement encore dispensé et, finalement, celle de la culture de masse avec Arnold Schwarzeneger au sommet du panthéon. La phrase de ce culturiste américain : « Pendant que tu te lamentes, les autres s'entraînent » est placée en tête du roman belge.

Le fameux mécanisme de la « double-pensée » décrit dans *1984* correspond au relativisme absolu de l'écosystème d'Eichmann : « il n'y avait ni bien ni mal, les actions se posaient selon des vecteurs complexes résultant des contraintes environnementales et répondaient aux impératifs simples de la survie et de la reproduction » (Gunzig, 2013, p. 35). Ce mode de raisonnement schizophrénique permet d'accepter simultanément deux points de vue opposés et mettre ainsi en veilleuse tout esprit critique.

Le thème majeur de *1984*, c'est-à-dire le trucage de l'Histoire auquel recourt le Parti, est traité de façon différente chez Gunzig. Les puissants ne se préoccupent pas de la réécriture du passé, car c'est l'ignorance des hommes, élevée au rang de force, qui remet en question toute la pertinence de l'histoire de l'humanité : « il ne

restait pas grand-chose des millénaires de spiritualité, de mythologie, de religion ou de philosophie, des gens s'étaient simplement mis à s'en foutre de leur esprit, trop crevés qu'ils étaient à force de travailler » (Gunzig, 2013, p. 120).

Dans l'univers dystopique où « les seuls qui dessinent des racines à leurs arbres sont les enfants, les alcooliques et certains malades mentaux » (Gunzig, 2013, p. 288), l'auteur belge change l'étiquette de cet individu déraciné, chosifié, coupé du sens commun et de la pluralité des perspectives. Ce dernier n'est plus un homme, il est devenu « un humanoïde » (Gunzig, 2013, p. 89).

Revenons à l'intrigue qui se noue dans un hypermarché, *le meilleur des mondes* selon Gunzig. Jean-Jean, agent de sécurité, est chargé par la direction de mettre en place un réseau de surveillance rapprochée afin de pouvoir virer Martine Laverdure, caissière d'origine cap-verdienne qui scanne un peu trop lentement. En outre, elle est suspectée de fréquenter le responsable du rayon primeurs, Jacques Chirac Oussoumo, bien que chaque relation non-professionnelle soit strictement interdite par le règlement intérieur. Non sans scrupules, Jean-Jean s'exécute et les caméras installées lui permettent d'accumuler les preuves nécessaires au licenciement. Lors de l'entrevue dans le bureau de la direction, Jean-Jean a un geste maladroit et la caissière licenciée tombe en heurtant le coin d'une table : mort immédiate. Le décès de Martine Laverdure déclenche un vrai cataclysme : Jacques Chirac pousse les enfants de la caissière à venger la victime prenant Jean-Jean pour cible. Soulignons que les fils de la caissière, appelés Blanc, Brun, Gris et Noir, sont mi-hommes mi-loups. Cette meute est une parodie horrifique des jeunes loups des banlieues populaires qui hantent l'imaginaire contemporain. Alertée, la société de frères Eichmann envoie sur place Blanche de Castille Dubois, employée du service de Synergie et Proaction, pour protéger Jean-Jean et coincer les dangereux perturbateurs. À Jean-Jean il ne reste plus qu'à fuir accompagné de Blanche, et poursuivi par la meute avec, à ses côtés, la femme de Jean-Jean, Marianne, dotée de gènes de mamba vert et extrêmement jalouse de Blanche. Cette dernière possède, à son tour, des gènes de loutre.

Ainsi commence le récit d'une chasse à l'homme, pimenté d'une dose de romance et de science-fiction, qui va tourner à l'expédition punitive du côté de l'Allemagne et de la Russie. Au fur et à mesure de cette course-poursuite, les protagonistes, arrachés de leur quotidien, mettent en question « l'authenticité de ce qui avait fait jusqu'à là [leur] vie » et découvrent « le bonheur d'être aux commandes de [leur] vie » (Gunzig, 2013, p. 350), c'est-à-dire le sentiment de liberté considéré comme le pire ennemi de chaque système totalitaire. Par ailleurs, deux nouveaux couples d'amoureux voient inopinément le jour : Jean-Jean devient amant de Blanche, tandis qu'un loup-garou Blanc se lie avec Marianne. Hormis ce deuxième couple, tous les protagonistes meurent au fil de l'aventure rocambolesque.

Parfois, la mort des protagonistes permet à un roman de s'achever sur une note d'espoir. Mais Gunzig nous prive de cette issue dans la dernière partie du

roman, composée de deux courts chapitres. Le premier d'eux met en scène Jean-Jean, qui se rend compte qu'il est mort. Le protagoniste espère voir « une lumière, un long tunnel et au bout, sans doute, des anges à la voix de cristal » (Gunzig, 2013, p. 400). Lorsque Jean-Jean ouvre les yeux, il voit pourtant un homme en uniforme qui s'adresse à lui sur un ton mécanique : « Bonjour, bienvenue chez Ikea, je m'appelle Wolf je suis là pour vous accueillir » (Gunzig, 2013, p. 401). Wolf, personnage central de la première partie du roman, explique à Jean-Jean que la vie après la mort a été rachetée par Ikea. À partir de ce moment-là, les morts sont « dispatchés selon les compétences, en fonction des CV » (Gunzig, 2013, p. 402). L'horreur recommence.

Dans le dernier chapitre du livre, nous rencontrons deux survivants de la deuxième partie du roman : Marianne, femme ambitieuse, dotée de gènes de mamba vert et Blanc, chef de la meute, le plus intelligent et le plus humain parmi ses frères féroces. Ils habitent dans une vieille ruine oubliée, entourée de forêt, quelque part en Russie. Que sont-ils devenus à la fin ? Marianne est l'esclave de Blanc. Ce dernier la viole régulièrement et passe son temps à chasser à quatre pattes. Gunzig nous impose donc le spectacle de la dégradation d'un homme et d'une femme qui ont perdu l'essentiel – le respect d'eux-mêmes, la dignité humaine.

Ni morts ni vivants, tous hantés par le désir de s'évader du quotidien infernal, les protagonistes de Gunzig deviennent en effet des morts-vivants, qui continuent à s'animer sous la volonté d'un système terrifiant et immortel, incarné par la superpuissance économique des frères Eichmann. En reprenant l'expression de Günther Anders, philosophe allemand et premier époux de Hannah Arendt, la vision du monde à venir que nous livre Gunzig est donc celle d'une « apocalypse sans royaume » (Anders, 2006, p. 294). L'auteur la peint avec un humour grinçant qui n'épargne rien ni personne, car celui qui n'est pas encombré par l'héritage pesant d'une culture supérieure est celui qui peut tout oser. En témoigne Thomas Gunzig lorsqu'il affirme : « Quand on est Belge, on n'est héritier de rien du tout ». Cette phrase audacieuse, mise sous la loupe de Judyta Zbierska-Mościcka, amène la chercheuse à la réflexion suivante sur l'auteur :

Belge, [Gunzig] l'est pleinement et sans complexes, dans toute la liberté de l'artiste qui choisit ses thèmes en accord avec le besoin du moment, son besoin du moment, et non pour manifester ou non sa belgité. [...] Si manifestation il y a, elle concerne des événements auxquels Thomas Gunzig veut réagir en tant que citoyen ou simplement en tant qu'humain (Zbierska-Mościcka, 2015, p. 248)

En rédigeant son journal intime, le héros orwellien partage le même objectif. C'est à l'Humanité qui le traverse, à l'Humanité qui transcende le temps que Winston adresse son message. Il entreprend de sauver à l'adresse de l'Humanité ce qu'il y a d'humain en lui. L'acte d'ouvrir un journal intime, apparemment narcissique et solitaire, s'avère une entreprise solidaire et politique.

Les premières lignes du journal de Winston – consacrées à l’histoire d’un bateau plein de réfugiés et bombardé par l’hélicoptère – correspondent, comme nous l’avons déjà montré, à la scène de harponnage de la baleine, privatisée par Nike. Rappelons que l’un des pêcheurs, Wolf, allongé sur une couchette et rêvant du visage de Cathy, décide de sortir de sa cabine afin de participer à la chasse en tant que spectateur. Il est le seul personnage qui éprouve de la compassion pour l’animal harcelé. Cette scène entre en résonance étonnante avec un texte-manifeste, intitulé *Outside the Whale (Hors de la baleine)* de Salman Rushdie, publié en 1984, année pourvue d’une signification particulière grâce au roman d’Orwell. L’écrivain britannique d’origine indienne y pourfend les auteurs qui créent à la Jonas, c’est-à-dire :

cachés dans le ventre de la baleine, protégés par une bonne grosse couche de graisse chaude qui les sépare de l’histoire et de la politique. Si en effet, les auteurs laissent les politiciens créer des images du monde, ce serait l’une de plus humiliantes défaites de l’histoire. Hors de la baleine fait rage l’incessante tempête, la querelle éternelle de la dialectique de l’histoire. Hors de la baleine, on éprouve un réel besoin de fiction politique, de nouvelles langues qui nous rendent le monde compréhensible. Nous sommes radioactifs d’histoire et de politique (Rushdie, 1997, p. 112).

Expulsé de la chaleur utérine de la baleine, l’écrivain est donc contraint de reconnaître qu’il fait partie du monde, fait partie de la mer, fait partie de la tempête. Orwell aurait pu et Gunzig pourrait bien signer ce manifeste...

Bibliographie

- Anders, G. (2006). *La menace nucléaire*. Paris: Le Serpent à plumes.
- Baillon-Lalande, D. (2017). Thomas Gunzig. La vie sauvage. Retrieved September 10, 2018, from <http://www.encres-vagabondes.com/magazine3/gunzig4.htm>.
- Benoit, L. (2005). Temps des signes de prédation et temps des signes de l’intersubjectivité. In L. Guillemette, & L. Hébert (Eds.), *Signes des temps. Temps et temporalité des signes* (pp. 154-167). Québec: Les Presses de l’Université Laval.
- Gunzig, T. (2013). *Manuel de survie à l’usage des incapables*. La Laune: Au diable vauvert.
- Kamps, G. (2017). La vie sauvage. Entretien avec Thomas Gunzig. *Regards*, 871 (1011), 3-5.
- Orwell, G. (1972). *1984*. Paris: Gallimard.
- Rushdie, S. (1993). Hors de la baleine. In S. Rushdie (Ed.), *Patries imaginaires. Essais et critiques 1981/1991* (pp. 110-115). Paris: Christian Bourgeois.
- Zbierska-Mościcka, J. (2015). Claude Javeau et Thomas Gunzig, ou quand un guérillero de la belgitude rencontre un guérillero de la postmodernité. In M. Quaghebeur, & J. Zbierska-Mościcka (Eds.), *Entre belgitude et postmodernité. Textes, thèmes et styles* (pp. 239-249). Bruxelles: Peter Lang.